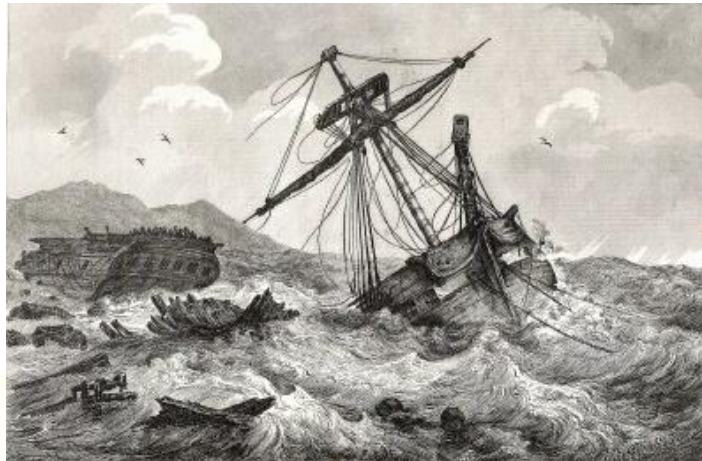


# La vengeance de Cléanthis

## L'île où les esclaves sont les maîtres

Scène tirée de *L'île des esclaves* de Marivaux

*Iphicrate est un Athénien de l'Antiquité, mais ressemble à un véritable gentilhomme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec son « esclave » Arlequin, en fait un valet de la comédie italienne, il échoue sur « l'île des esclaves ». Ses habitants obligent les maîtres à devenir les esclaves de leurs esclaves. Arlequin décide de ne plus obéir à son maître.*



*Euphrosine, elle aussi naufragée sur cette île, s'entretient avec Trivelin, le chef de l'île, en présence de son esclave Cléanthis.*



# I – La colère d’une esclave

## Scène III

TRIVELIN, CLÉANTHIS, esclave, EUPHROSINE, sa maîtresse.

TRIVELIN. Ah ! ça, ma compatriote (car je regarde désormais notre île comme votre patrie), dites-moi aussi votre nom.

CLÉANTHIS, *saluant*. Je m'appelle Cléanthis, et elle Euphrosine.

TRIVELIN. Cléanthis ? Passe pour cela.

CLÉANTHIS. J'ai aussi des surnoms. Vous plaît-il de les savoir ?

TRIVELIN. Oui-da. Et quels sont-ils ?

CLÉANTHIS. J'en ai une liste : « Sotte », « Ridicule », « Bête », « Butorde », « Imbécile », et cætera.

EUPHROSINE, *en soupirant*. Impertinente que vous êtes !

CLÉANTHIS. Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliais !

TRIVELIN. Effectivement, nous la prenons sur le fait. Dans votre pays, Euphrosine, on a tôt fait de dire des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE. Hélas ! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve ?

CLÉANTHIS. Oh ! dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avait rien de si commode. On n'avait affaire qu'à de pauvres gens : fallait-il faire tant de cérémonies ? « Faites cela, je le veux, taisez-vous, sottie ! » : voilà qui était fini. Mais à présent il faut parler raison ! C'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps. Il faut prendre patience. En attendant, je ferai de mon mieux pour la faire avancer.

TRIVELIN, *à Cléanthis*. Modérez-vous, Euphrosine. (À EUPHROSINE.) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos lois, ni vous en affranchir. Je vous ai montré combien elles étaient louables et salutaires pour vous.

CLÉANTHIS. Hum ! Elle me trompera bien si elle se corrige.

TRIVELIN. Mais vous êtes d'un sexe naturellement assez faible. Par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris et de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre les esclaves. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLÉANTHIS. Oh ! tenez, tout cela est trop savant pour moi, je n'y comprends rien. J'irai le grand chemin, je pèserai comme elle pesait. Ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN. Doucement, point de vengeance.

CLÉANTHIS. Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe. Elle a le défaut d'être faible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manières à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle. Je suis femme autant qu'elle, moi : voyons, qui est-ce qui décidera ? Ne suis-je pas la maîtresse, une fois ? Eh bien, qu'elle commence toujours par excuser ma rancune. Et puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE, *à Trivelin*. Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre ?

CLÉANTHIS. Souffrez-les, Madame, c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN. Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLÉANTHIS. Que voulez-vous que je vous dise ? Quand on a de la colère, il n'y a rien de tel pour la passer, que de là contenter un peu, voyez-vous. Quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte ; mais il me faut cela.

## II – Un portrait cruel

TRIVELIN, *à part, à EUPHROSINE*. Il faut que sa colère suive son cours. Mais consolez-vous, cela finira plus tôt que vous ne pensez. (*À CLÉANTHIS.*) J'espère, Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, et je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère. Il est nécessaire que vous me fassiez son portrait, et il faut le faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se reconnaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige. Nous avons là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

CLÉANTHIS. Oh ! quelle bonne idée ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis très forte à cela.

EUPHROSINE, *doucement*. Je vous prie, Monsieur, permettez-moi de me retirer, et de ne point n'entendre ce qu'elle va dire.

TRIVELIN. Hélas ! ma chère Dame, cela n'est fait que pour vous. Il faut que vous soyez présente.

CLÉANTHIS. Restez, restez, un peu de honte est bientôt passé.

TRIVELIN. « Vaine », « Minaudière » et « Coquette » : voilà d'abord à peu près les mots sur lesquels je vais vous interroger au hasard. Cela la concerne-t-il ?

CLÉANTHIS. Vaine, minaudière et coquette ? Si cela la concerne ? Eh ! voilà ma chère maîtresse ! Cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE. Je n'y saurais tenir.

TRIVELIN. Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLÉANTHIS. Madame se lève. A-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ? Vite sur les armes, la journée sera glorieuse ! « Qu'on m'habille ! » Madame verra du monde aujourd'hui. Elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées. Son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN, à EUPHROSINE. Elle développe assez bien cela.

CLÉANTHIS. Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? « Ah ! qu'on m'apporte un miroir ! comme me voilà faite ! que je suis mal bâtie ! » Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué. Voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre. Que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit. Donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. « Comment vous portez-vous, Madame ? — Très mal, Madame ! J'ai perdu le sommeil. Il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil. Je n'ose pas me montrer, je fais peur. » Et cela veut dire : « Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins. Ne me regardez pas. Remettez à me voir. Ne me jugez pas aujourd'hui. Attendez que j'aie dormi. » Je comprenais tout cela, moi ; car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN, à EUPHROSINE. Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paraît fidèle.

EUPHROSINE. Je ne sais où j'en suis.

CLÉANTHIS. Vous en êtes aux deux tiers, et j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennue pas.

TRIVELIN. Achevez, achevez ; Madame supportera bien le reste.

CLÉANTHIS. Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait ? J'étais dans la chambre ; vous vous entreteniez bas. Mais j'ai l'oreille fine. Vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. « Cette femme-là est aimable, disiez-vous. Elle a les yeux petits, mais très doux. » Et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant. Le cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. « À moi ? lui dites-vous. — Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. — Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. » Mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration ; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien, y suis-je ?

TRIVELIN, à EUPHROSINE. En vérité, elle a raison.

CLÉANTHIS. Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : « Oh ! pour cela, il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. » Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable. Oh ! je n'eus rien, cela ne prit point ; et c'était bien fait, car je la flattais.

EUPHROSINE. Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force. Je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN. En voilà donc assez pour à présent.

CLÉANTHIS. Je sors, et tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant. Car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une loge au spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait et sans y penser. Vous verrez comme dans la loge on y jette un regard indifférent et dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, et qu'on ne connaît pas. Bonjour, notre bon ami, je vais à notre auberge.

### III – Un difficile aveu

#### *Scène IV*

#### *TRIVELIN, EUPHROSINE*

TRIVELIN. Cette scène-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE. Vous êtes des barbares.

TRIVELIN. Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons, voilà tout. Il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE. Encore des formalités !

TRIVELIN. Celle-ci est moins que rien. Je dois faire le rapport de tout ce que je viens d'entendre, et de tout ce que vous allez me répondre. Convenez-vous de tous les sentiments coquets, de toutes les singeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE. Moi, j'en conviendrais ! Quoi, de pareilles faussetés sont-elles croyables ?

TRIVELIN. Oh ! très croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage... On espérera que, vous étant reconnue, vous abandonnerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que soi, et qui ont distrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus généreuses. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous jugera que vous êtes incorrigible, et cela reculera votre délivrance. Voyez, réfléchissez bien.

EUPHROSINE. Ma délivrance ! Eh ! puis-je l'espérer ?

TRIVELIN. Oui, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE. Bientôt ?

TRIVELIN. Sans doute.

EUPHROSINE. Monsieur, faites donc comme si j'étais convenue de tout.

TRIVELIN. Quoi, vous me conseillez de mentir !

EUPHROSINE. C'est que voilà d'étranges conditions, cela révolte !

TRIVELIN. Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous ! Une liberté très prochaine récompensera la vérité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

EUPHROSINE. Mais...

TRIVELIN. Quoi ?

EUPHROSINE. Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN. « Par-ci, par-là » ne suffit pas. Avouez-vous tous les faits ? en a-t-elle trop dit ? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous, j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE. Vous faut-il une réponse si exacte ?

TRIVELIN. Eh ! oui, Madame, et le tout pour votre bien.

EUPHROSINE. Eh bien...

TRIVELIN. Après ?

EUPHROSINE. Je suis jeune...

TRIVELIN. Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE. Je suis d'un certain rang. J'aime à plaire.

TRIVELIN. Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE. Je crois que oui.

TRIVELIN. Eh ! voilà ce qu'il nous fallait. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

EUPHROSINE. Il faut bien l'avouer.

TRIVELIN. À merveille : je suis content, ma chère dame. Allez rejoindre Cléanthis. Je lui rends déjà son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, et le moment espéré arrivera.

EUPHROSINE. Je m'en fie à vous.

*La même épreuve est imposée par Trivelin à Iphicrate, qui se reconnaît également dans le portrait moqueur que fait de lui Arlequin.*

*Les deux anciens esclaves conviennent de séduire chacun l'ancien maître de l'autre. Ils échouent dans cette tentative. La lutte qui s'est engagée entre maîtres et esclaves est-elle irrémédiable ?*

Pierre Carlet de Chamblain de  
MARIVAUX  
(1688-1763)

Journaliste, romancier, moraliste, et surtout homme de théâtre, Marivaux s'illustre dans les comédies sentimentales où de jeunes gens se cherchent, se perdent et se trouvent, comme dans *Les jeux de l'amour et du hasard*. Leurs longues et élégantes conversations ont inauguré ce qu'on appelle encore aujourd'hui le « marivaudage ». Marivaux écrit aussi des pièces plus sociales et politiques, comme *L'île des esclaves*.

